

rait un large filet noir, un éblouissement passa devant ses yeux et un tremblement nerveux agita tout son corps.

—Allons, se dit-il, cette fois ma destinée ne dépend plus que de moi, j'ai toutes les cartes dans la main et je défie le diable de venir les brouiller. Léonie est libre, je serai riche.

Et, sans perdre une heure, il écrivit à la jeune veuve une longue lettre, un chef-d'œuvre, dans laquelle, sans faire la moindre allusion à cet amour qu'elle devait croire plus vivant que jamais, il demandait la permission de lui porter ses consolations dans une douleur que les liens du sang l'autorisaient à partager avec elle.

Cette lettre, extrêmement touchante et dans laquelle on croyait sentir passer un souffle d'émotion vraie, remua chez Léonie les plus mystérieuses fibres du cœur. Il lui sembla que l'action de Gontran, offrant de pleurer avec elle l'homme par qui il avait été dépossédé du bonheur rêvé, était une action héroïque. Elle ne se sentit plus seule au monde, elle se réjouit de savoir qu'il existait une âme vraiment grande, et que les nœuds d'une étroite sympathie attachaient cette âme à la sienne.

En conséquence, elle répondit à Gontran, et sa réponse ne renferma que ce mot unique : **VENEZ !**

Le surlendemain, M. de Strény descendit de la malle-poste à la grille du parc, et, après s'être composé un visage de circonstance, il saisit la main que Léonie lui tendait, il la porta vivement à ses lèvres et la jeune femme sentit tomber une larme sur cette main. Or, personne n'ignore combien une larme versée à propos fait faire du chemin dans les choses d'amour.

Assurément Léonie, portant depuis quelques jours à peine le deuil rigoureux des veuves, était à mille lieues de s'avouer qu'elle aimait Gontran plus qu'à l'époque où elle pouvait le regarder comme son fiancé, mais le moment était proche où il lui serait impossible de conserver la moindre illusion à cet égard.

Le lendemain, arriva l'heure des confidences.

Gontran ne sachant pas au juste jusqu'où étaient allées les révélations faites jadis à son oncle par ses correspondants parisiens, et par son oncle à Léonie, jugea prudent de parer à tout en engageant volontairement sa barque dans les récifs d'une confession générale.

On devine que cette confession fut arrangée avec une adresse, avec une entente de l'ensemble et du détail, qu'un romancier, habile dans son métier, n'aurait point désavouées.

Gontran fit naviguer son récit avec une dextérité incomparable parmi les écueils les plus dangereux ; il ne déguisa point ses torts, de manière à se conserver les mérites de la sincérité et du repentir, mais il sut leur donner une couleur romanesque presque séduisante, et sans plaider les circonstances atténuantes, il eut l'art de les faire ressortir des incidents même de sa narration.

Si bien, qu'après avoir écouté Gontran, Léonie s'avoua à elle-même que la franchise de son cousin rachetait ses fautes, que le repentir effaçait tout, et que d'ailleurs le comte de Strény, fort jeune encore à l'époque où ces erreurs avaient été commises, n'était devenu coupable que par suite de certains entraînements auxquels les gens les plus rigides et les plus timorés n'auraient peut-être pas mieux résisté que lui.

Bref, non-seulement il reconquit d'emblée le terrain qu'il avait perdu jadis, mais peut-être même devint-il, grâce aux orages de son passé, plus intéressant aux yeux de Mme de Kéroual que s'il n'avait jamais failli, et, de la meilleure foi du monde, elle se demanda comment son père, le comte d'Antiville, avait pu, pour de si pardonnables peccadilles, repousser l'alliance d'un gentilhomme à ce point accompli.

On voit que les affaires de Gontran prenaient dès ce début une tournure favorable, et qu'il avait les meilleures raisons pour croire qu'un succès final et complet ne se ferait pas attendre.

XV.—Gontran et Léonie.

Gontran savait à merveille que Mme de Kéroual, si vivement qu'elle fût entraîné vers lui, avait trop le respect des convenances pour consentir à devenir sa femme avant un laps de deux années révolues, tout au moins.

Or, pendant ce long intervalle, des obstacles nouveaux pouvaient naître. Qui sait si la réflexion n'éclairerait pas la jeune veuve ? Qui sait si des délations nouvelles ne lui viendraient point révéler des faits qu'elle devait ignorer ?

Gontran ne voulut point en courir les chances. Il résolut de rendre le mariage nécessaire en se donnant sur la comtesse des droits imprescriptibles.

L'entreprise était malaisée, car Léonie offrait le type accompli de la chasteté la plus absolue ; mais en fait de séduction, pour notre héros, l'impossible n'existait pas. Il environna la comtesse de tant de pièges habilement tendus, que la pauvre femme, aveuglée, fascinée sentit ses forces épuisées après une longue résistance, et succomba presque à son insu.

Quand son ivresse d'un instant se fut dissipée, quand s'évapora le nuage qui couvrait ses yeux, elle s'était donnée un maître. Et quel maître !

En se réveillant maîtresse du baron de Strény, Léonie eut un mouvement de honte, de remords et presque de désespoir. Toutes les délicates pudeurs de son âme étaient froissées, flétries ; elle ne se reconnaissait plus ; elle se faisait horreur à elle-même.

Cette sorte de crise, cet état violent de la femme qui se débat entre la vertu d'hier et la faute d'aujourd'hui, furent, d'ailleurs, de courte durée.

Léonie fit à son tour l'essai de l'infamale logique inventée par le diable à l'usage des filles d'Eve.

Elle se dit qu'après tout son erreur avait pour excuse un amour sans borne, et une absolue confiance en l'homme qui la lui avait fait commettre, et que, par conséquent, plus cet amour et plus cette confiance grandiraient, et plus sa faute deviendrait excusable. C'était un premier pas ; elle en fit un second et elle arriva assez rapidement à se demander de bonne foi si véritablement elle était coupable d'avoir cédé à celui qui, en devenant son mari, deviendrait en même temps le second père et le protecteur légal et légitime de son enfant.

C'est ici que cet funeste logique, dont nous parlions il n'y a qu'un instant, joua son rôle. Léonie, voulant à toute force atténuer sa faute à ses propres yeux, et se convaincre de plus en plus de la justesse des raisonnements qu'on vient de lire,